

Après cinq mois de vagabondage sans me préoccuper à aucun moment d'un cap, le déviant volontiers sur un simple coup de tête avec la perspective d'une rencontre plus au nord ; pour escorter trois, quatre jours, une belle délurée ; pour m'écarter de la monotonie d'une plaine trop vaste, ou bien prendre d'assaut une ville au nom évocateur située au sud extrême, j'atteignis la lumière éblouissante d'une maritime et brûlante capitale où je décidai de séjourner, comptant sur cette halte provisoire pour faire le point.

Un matin, le réceptionniste de l'hôtel me tendit un mince paquet, du courrier réclamé par téléphone à ma mère. Je tombai sur une enveloppe qui avait transité par mes anciennes coordonnées. Au dos, Flore avait soigneusement noté son adresse à l'encre turquoise. Je ne me précipitai pas pour l'ouvrir, songeant même un instant à m'en débarrasser sans la lire. Tu t'effaçais alors enfin de mon esprit et je flairais la mauvaise nouvelle à ton propos. Avec un sentiment

diffus, renforcé par l'examen des divers plis sans que ton écriture n'apparaisse nulle part, je sortis de l'hôtel pour me traîner jusqu'à proximité d'une crique. Noué de perplexité, je m'assis avec indolence sur une sente de laquelle j'apercevais un triangle de mer bleue où je m'égarai. Au-dessus de ces flots surgirent soudain les larmes de Flore et, bientôt, ses cheveux soulevés par le vent glacial et cavalier du soir de mon départ; cette chevelure à la noirceur aussi extrême qu'ici, la chaleur du sol. Je décachetai enfin l'enveloppe, défiant et tremblant de découvrir la nouvelle redoutée qu'elle recelait peut-être.

Devant me parler d'une grave affaire, Flore me suppliait de la revoir d'urgence en se demandant où j'avais à mon tour choisi de disparaître. Une affaire importante? Elle insistait sur ce point en le soulignant d'un trait énergique. Une seconde, je craignis encore une allusion à ta mort, mais Flore expédiait et dissimulait en post-scriptum l'annonce embarrassante de vos retrouvailles dans la foulée de mon départ. De

te savoir en vie me soulagea, mais je ricanai de cette mascarade : vous n'aviez pas perdu de temps ! Désormais tu ne disparaîtrais plus. Une vie pépère s'ouvrait à toi, j'en étais certain. Quelle désillusion ! Je ne trouvai évidemment ni l'envie ni le courage de me manifester, ni d'avouer mon mépris à Flore. C'était aussi vain qu'inutile ; je vivais mon exil, et au loin, vous étiez à nouveau réunis. À propos du secret évoqué par cette lettre, je me persuadai sans mal d'une peccadille, une astuce visant à me reconquérir mais, face à mon absence prolongée, sans doute Flore m'avait-elle déjà oublié et admis de vivre avec toi. Je pensais ne plus jamais vous croiser, avoir écho de vous, n'éprouvant d'ailleurs qu'aversion envers notre ville grise et puante où vous vous enracinez, et à laquelle cette lettre me renvoyait. Je la rangeai avant d'aller brasser en mer.

Au terme de deux semaines de désœuvrement, je repris mon voyage. Le mouvement sied mieux aux rencontres. J'embarquai

sur des bateaux blancs, des bateaux bleus, grappillant les îles les unes après les autres. Je bus des cafés amers avec d'anciens rois du pétrole que la fortune avait rendus fous et montai à bord de 4x4 que des princes de la cacahuète conduisaient, pied au plancher, sur d'immenses plages de sable blanc. De nouvelles mains se tendirent parmi lesquelles celle d'un Jésus prétendant sans rire savoir marcher sur l'eau. Ah! Sa douce folie! Elle me rappela la tienne, jadis. Je me cassai parfois les dents sur de fausses adresses transmises par certains ou sur des routes caillouteuses qui serpentaient dans la montagne et n'aboutissaient nulle part. Je dormis dans des bâtiments en construction, dans ceux que la ruine menaçait et, dans des draps blancs, près des fenêtres ouvertes, mes paumes, mes doigts, mes ongles éprouvèrent la finesse ou le velouté de plusieurs épidermes. Nous nous réveillions au chant du coq, sur les coassements virulents d'une cohorte de grenouilles ou c'était la romance d'un rossignol posé sur le rebord de la

fenêtre, qui saluait la fin de notre nuit joyeuse.

Appuyé contre le bastingage d'un dernier ferry, je retrouvai par hasard, au fond d'une poche de mon pantalon, la lettre froissée de Flore. Logée au creux de ma main pendant la traversée, je n'osai la relire. Ses mots mystérieux ressurgissaient, *grave affaire, secret*. Avec l'imminence de mon retour, les contours d'une menace indicible se dessinaient. Je refoulai ce pressentiment pour finalement déchirer menu le courrier et, avant d'accoster sur le continent, me débarrasser dans le bouillon du sillage, de la grave affaire et du prétendu secret. Je les oublierais. De nouveaux trains me transportèrent vers le nord puis, ayant dévalé la montagne blanche, je rejoignis bientôt notre pays, quelque sept mois après l'avoir quitté. Je le reçus avec *joie*. Que deveniez-vous, Flore et toi? Et Patricia? Mon pays, je le reçus aussi avec *douleur*.

Plutôt que de rallier tout de suite nos frimas, je m'attachai encore à une paisible

ville ensoleillée où coule, fringant dans son lit de pierrailles, un torrent fluët enjambé par un auguste pont séculaire dont la timide courbe de l'arche adoucit l'abrupt relief, les alentours sauvages de collines boisées et touffues, de tertres rocailleux. Je ne prévoyais pas m'enraciner dans cette contrée du sud, quelqu'un m'y retint, une femme; hypnotisé par sa silhouette de quarante-cinq ans environ qui, lorsque je l'aperçus, de bleu et noir vêtue, assise sur un banc du jardin de senteurs où elle se contentait de fumer, me donna l'illusion de retrouver ta mère. Elle en avait l'apparence, le maintien et le geste. Ses cheveux blonds me la rappelaient et le gris de ses iris était d'un identique éclat, cet acier qui affûte le regard. Je pris place à ses côtés après qu'elle m'eut adressé un bonjour enrobé d'un sourire avenant, puis je l'observai, discrètement. Pour la retenir quand elle écrasa sa cigarette, j'engageai avec audace cette conversation qu'elle souhaitait, peut-être, peut-être pas. Elle l'accepta. Au fur et à mesure de notre échange futile, à propos d'ici, de

mon voyage, ma volonté imposait ce mirage de ta mère près de moi, aussi, avec le culot de mes vingt ans, moins d'un quart d'heure après nos premières paroles, je risquai l'interrompre dans l'envolée d'une phrase : *Je voudrais faire l'amour avec vous!* Cinq secondes interloquée, elle éclata de rire, un rire joyeux et bien sûr étonné, un rire jubilatoire de force gaieté, à l'adresse du ciel d'abord, du jardin ensuite. Je craignis sa réaction, mais elle se leva pour plonger dans mon regard, s'empara de ma main tremblante et me guida à travers les zigzags pentus des rues pavées où elle dit se prénommer Michèle. Elle m'entraîna jusqu'à son lit où je la pris comme si, enfin, se réalisait mon rêve de baiser ta mère.

Nous sommes restés ensemble plusieurs semaines, au cours desquelles Michèle me parla de son goût pour l'immensité et celui du ciel : par son mystère, un refuge y semble toujours possible. Ses yeux s'éclairaient dans la nuit quand elle me désignait les planètes ou les constellations, pronon-

çait leurs noms. Je disais que mon voyage aurait été plus beau de connaître cela. *Il n'est pas terminé*, répondait-elle en remontant son châle bleu sur ses épaules. Plus tard, si je le désirais, Michèle me piloterait dans les déserts chauds et ventés où elle s'était si souvent endormie à la lueur des étoiles. Elle rêvait déjà du moment où j'accepterais de la suivre. Dans sa vie, elle avait aussi trouvé repos sur des atolls, là où se confondent la mer, le corps et le ciel, où l'immobilité est immobile. *Je t'y emmènerai*, disait-elle encore, *je te ferai découvrir les déserts et ces îles si lointaines que les mappes-mondes, grâce à Dieu, ignorent, et, toujours aux premières loges, j'aimerais contempler avec toi chaque nouvelle éclipse solaire*. Nous nous embrassions sur chaque bonheur, petit ou grand.

Nous nous embrassons souvent.

Des années auparavant, Michèle avait rencontré la gloire, les strass, les paillettes, avant d'en être dégoûtée et d'abandonner

sans regret ce vent futile à ceux qui le désiraient tellement. Elle avait connu mille fêtes, mille bals, tant de flonflons. Autrefois. Jadis. Là-bas, dans la capitale. Dans son fauteuil en osier, le soir, à la lueur des bougies parfumées, elle souriait à s'en souvenir pour moi, et il lui arrivait de s'esclaffer. Jamais, quand parfois elles montaient, elle ne retenait ses larmes de revisiter ces lointaines années de fêtes, de bals, qui paraissaient tenir en une unique nuit sans fin, une longue nuit d'euphorie et de fausse insouciance. Elle évoquait sa tribu décimée, ces joyeux drilles et ces gais lurons, ces êtres chers qui avaient quitté trop tôt le bal, les pieds devant. Réduits en poussières, en cendres, ils sont à présent confettis d'une fête révolue, éparpillés dans les cimetières aux quatre points cardinaux. Un jour, comme on claque la porte, Michèle avait décidé de fuir pour résider ici, loin du bruit inutile et du simulacre, consciencieuse à élaguer sa vie, sans fioritures désormais, à l'image de cette contrée élue pour sa lumière et qui prodigue des parfums suaves

quand, au moulin, on presse les olives ; ou bien ce sont les essences de lavande qui embaument tous les alentours – notre linge aussi.

Jamais je ne parlais de toi.

Un matin, Michèle évoqua pour la première fois un amant qui vivait à une heure de route. Je m'effondrai. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ? Le nez dans mon café, j'imaginai les mains et les baisers de cet homme sur la peau blanche de Michèle. Pire, je conçus les caresses et la bouche de celle-ci découvrir la chair de ce Jules tombé des nues. Je le maudissais d'avoir surpris et ému Michèle par des idées qu'elle avait jugées tellement belles, singulières ou justes, qu'en retour, elle avait dû lui offrir son sourire. Elle demeura indifférente à ma tristesse ; en silence, me laissa m'y complaire, avant de chuchoter devoir s'absenter pour la journée, avouant un rendez-vous avec ce type et me faisant promettre d'attendre son retour.

Ces longues heures me furent pénibles. Sans doute, Michèle avait-elle eu son compte d'amants, des mecs désirés juste une fois pour le simple plaisir de la baise. Nuits de fêtes. Elle m'avait parlé de ceux-là qui s'établirent plus longtemps, et ce mari provisoire qui s'entendit suffisamment avec elle pour lui faire un enfant qui a presque mon âge, le tien.

Au crépuscule, Michèle revint radieuse. Elle ouvrit aussitôt large ses armoires afin que j'y range mes affaires parmi les siennes : *C'est ici chez toi!*

Puis elle jura avoir longtemps attendu ma visite.

Son chez-elle n'est pas immense. Elle fut patiente pour que j'y trouve ma place et m'habitue à dire son prénom. Michèle m'invita doucement et sans méfiance à entrer dans sa vie. Tout de suite, je voulus être celui qui resterait toujours près d'elle, qu'avec moi elle abolisse son passé comme je n'éprouvais moi-même aucun regret

quand, par hasard, je pensais à toi, Flore ou Patricia. Au fil des mois, je fis le deuil définitif de mon passé.

Désormais, Michèle et moi nous nous envolons parfois pour gravir les dunes qui cachent d'autres dunes, rouler de longues heures sur des pistes de terre africaines ou des bitumes d'Asie, avant de nous écrouler, ivres de fatigue, sur des paillasses d'hôtes authentiques, rendre compte à ceux-ci de notre journée, écouter leurs mots chantants nous conter la vie et ses mirifiques légendes. Le soir, nous trouvons sans mal la force d'enflammer nos corps : ils se captivent comme aimant et fer. *Notre lit est un lagon*, répète Michèle.

Quatre ans déjà que nous faisons l'amour.

Je disparaissais souvent près du vieux pont de pierre où je traîne et rêve des heures. À mon retour, Michèle se moque gentiment et me demande de ses nouvelles. Quand j'y suis, dans son bureau qui regarde la

montagne verte, elle noircit des cahiers d'une calligraphie leste qui ne s'essouffle jamais. Dans ce torrent rapide, piégés par un tourbillon trop fougueux, certains mots deviennent méconnaissables. Je bute contre eux avant de les déchiffrer quand, considérant son travail abouti, Michèle sollicite mon regard sur ses histoires après que nous avons fait l'amour. *Ce seront nos enfants*, avait-elle murmuré la première fois. *Ce sont nos enfants*, proclame-t-elle encore. Que son ventre soit incapable désormais de m'en donner m'est une fréquente douleur que je lui tairai toujours. Accoudé à la fenêtre de la chambre, j'ai souvent cultivé ce regret aux cris des gamins qui jouaient dans la cour de l'école voisine.

Je n'étais jamais revenu dans notre ville. Seule ma mère insistait à m'en donner parfois des nouvelles. Il y a des mois, un de ses courriers m'apprit le décès de Flore. Ses mots triés s'efforçaient selon toute apparence de me ménager; cette incroyable révélation aurait sans doute dû m'affecter.

Je l'aurais imaginé aussi, pourtant je dois t'avouer m'être surpris à ne pas éprouver de vraie tristesse. Dans mon souvenir, Flore n'était plus liée qu'à un amour de jeunesse. Je le regrette.

Chez nous, la sonnerie du téléphone retentit fréquemment. Tantôt nous répondons, tantôt nous lui préférons notre intimité. Un soir que je découvrais dans le bureau, là-haut, un de nos nouveaux bébés, Michèle hurla soudain *C'est pour toi!* Elle lança aussitôt ton prénom, écorcha ton nom. Je dévalai immédiatement quatre à quatre les deux volées de marches jusqu'au rez-de-chaussée, pour me jeter sur le combiné. Hélas, tu avais changé d'avis, raccroché. Je crus naturellement que tu voulais m'annoncer la mort de Flore et avais obtenu mon numéro grâce à ma mère.

Après dîner, Michèle me demanda de lui parler de toi. Installé dans le fauteuil en osier, je lui dévoilai longuement notre histoire, toutes nos histoires.